

CORN ISLAND (La Terre éphémère, *Simindis kundzuli*)

de George Ovashvili

Générique

Géorgie, 2014. Scénario : George Ovashvili, Nugzar Shataidze, Roelof-Jan Minneboo. Avec : Ilyas Salman (le vieil homme), Mariam Buturishvili (la fille), Irakli Samushia (le soldat géorgien), Tamer Levent (l'officier abkhaze). Musique : Iosif Bardanashvili. Drame, 1h.40'.

Biographie du réalisateur sur trigon-film.org

Né le 14 novembre 1963 à Mzcheta près de la capitale Tbilissi, George Ovashvili est diplômé de l'Institut géorgien du Cinéma et du Théâtre, où il s'est formé de 1990 à 1996. Il a travaillé comme comédien au Théâtre national, a mis en scène des spectacles pour enfants, dirigé une agence de publicité et écrit pour l'émission télévisée *Georgian Bulletin* sur une chaîne de télévision new-yorkaise. Ses deux premiers courts-métrages, *Wagonette* (1997) et *Zgvis Donidan* (2001), ont fait le tour des festivals internationaux. En 2005, un Prix Panorama de la Berlinale a distingué *Eye Level*, un autre court-métrage. *The Other Bank*, son premier long-métrage sorti en 2009, raconte le périple d'un enfant de 12 ans parti retrouver son père à la frontière entre Géorgie et Abkhazie. Il a été primé dans de multiples festivals et a reçu le Prix du cinéma européen.

Interview du réalisateur

– *Quel est votre lien personnel avec l'Abkhazie ?*

J'y ai plusieurs souvenirs importants, car avec mes amis j'allais souvent en vacances d'été sur la côte abkhaze de la Mer Noire. C'était un pur bonheur jusqu'à ce qu'à ce jour d'août 1992 où un Abkhaze armé d'un pistolet nous a dit : « Allez-vous-en, vous êtes Géorgiens. La guerre a commencé ». 250'000 Géorgiens de souche qui vivaient en Abkhazie ont été forcés de quitter leur terre et leur maison. Beaucoup ne sont jamais revenus. A cause de notre grand voisin.

– *Pourquoi avoir tourné en 35 mm ?*

C'est comme ça que j'ai appris à faire des films. Aujourd'hui on considère que c'est problématique, mais à moi ça me donne confiance.

– *Treize nationalités étaient représentées dans l'équipe du tournage, qu'est-ce que cela a apporté au film ?*

Treize langues et treize drapeaux... Le résultat est un langage à la fois unique et universel : le cinéma. Il me semble que la diversité de l'équipe a renforcé l'aspect universel du thème du film.

– *Comment avez-vous trouvé votre île ?*

J'en ai cherché une dans toute la Géorgie pendant deux ans, mais je n'en ai trouvé aucune qui réponde aux besoins du tournage. Nous avons alors décidé d'en créer une et nous l'avons fait au milieu d'un grand lac artificiel.

Récompenses

Prix du public aux festivals de Fribourg et d'Athènes. Prix du Jury œcuménique et Crystal Globe du meilleur film au festival international de Karlovy Vary. Prix du public, Prix de la critique, Grand Prix de l'Antigne d'Or et Prix de la meilleure musique au festival de Montpellier. Prix du meilleur film à Oslo. Récompenses à Palm Springs, Sao Paulo, au Split International festival en Croatie, au Baltic Film Festival.

Dans la presse

Il suffit à George Ovashvili d'un minuscule îlot pour évoquer les puissants cycles de la vie. La nature y trouve toute sa place. Jeté en terre, le grain germe, grandit, mûrit et retourne à la terre. La vie, dans son sens large, est rythmée par des cycles temporels. Le réalisateur géorgien s'en empare dans son deuxième film, une métaphore poétique aux images puissantes, qui redonne sa juste place à la nature. (...) La frontière existe seulement dans la conscience humaine. Elle n'est pas visible à l'œil. Au contraire, les paysages somptueux qui se déroulent en collines semblent se griser d'espace à l'infini. La nature prend le dessus, elle en impose aux garde-frontières, aux militaires, aux soldats blessés qui s'y cachent.

Pourquoi les îles nous font-elles tant rêver et, par extension, inspirent-elles tant les cinéastes ? Edens guettés par l'ennui, pièges attrayants ou refuges illusoire, elles portent à l'évidence cette dualité qui est la nôtre et qui fonde le meilleur cinéma. Si un jour quelqu'un venait à consacrer une étude aux îles de l'écran, nul doute que *La Terre éphémère* y figurerait en bonne place. Un îlot de rien du tout, à peine quelques dizaines de mètres carrés émergeant de manière saisonnière sur un fleuve. Mais un film qui en profite pour retrouver une poésie et une puissance d'évocation rares, presque oubliées depuis l'époque du muet. (...) Malgré un évident manque d'atouts commerciaux, ce film pourrait enchainer bien des spectateurs, tant ce qu'il remue paraît universel – peu importe que le décor soit le fleuve Ingouri, qui se jette dans la mer Noire entre Géorgie et Abkhazie.

Geneviève Praplan dans *Ciné-Feuilles*

Au printemps, un vieil homme débarque sur cet îlot nu, examine le sol et y délimite un cadre. De retour avec sa petite-fille, une adolescente au beau visage mangé par les taches de rousseur, ils bâtissent ensemble une cabane, labourent, sèment et s'occupent du champ de leur maïs. (...) Vingt minutes passent avant le premier échange de paroles ; quarante avant le premier bruit de moteur ! Et pourtant, par la grâce des plans cadrés avec œil sûr et d'un sens rare des durées (la patte du grand monteur coréen Kim Sun-min), on s'abîme avec délice dans la contemplation de ce labeur. Un mode de vie dont la technologie nous a délivrés en nous laissant à jamais le regret d'un autre rythme de vie.

Ovashvili reste fidèle à sa propre logique muette où, pour finir, c'est encore la nature qui aura le dernier mot. La simplicité du projet enchante, le travail sur le hors-champ et sur l'ellipse impressionnent. D'où viennent donc les protagonistes ? Où sont les parents de la jeune fille ? Qu'est donc cet objet que le vieil homme (re)trouve dans le sol ? Combien de temps s'écoule entre ce récit et l'épilogue ? Autant de questions qui font travailler l'imagination du spectateur tandis que l'image suggère avec la plus grande économie les âges de la vie, les tensions politiques ou sexuelles, la nature qui donne et qui reprend.

Bien sûr qu'aucun paysan ne saurait vivre de ce seul champ de maïs ! A l'évidence, il s'agit d'une fable. (...) Rien ne vient entraver l'élan formel, gâcher le ressenti. Des confins de l'Europe, d'un conflit oublié, le cinéaste nous envoie une allégorie saisissante de la condition humaine.

Site *letemps.ch*

Dossier préparé par Philippe Thonney